

Camilla Sironi

# Pourtant, je suis là





**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Pourtant, je suis là / Camilla Sironi.

Noms: Sironi, Camilla, 1983- auteur.

Collections: Libre'aire.

Description: Mention de collection: Libre'aire

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20200077813 | Canadiana (livre numérique) 20200077821  
| ISBN 9782924966099 (couverture souple) | ISBN 9782924966105 (PDF) | ISBN 9782924966112 (EPUB)

Classification: LCC PS8637.I78 P68 2020 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions au Carré inc.  
34-5, rue Principale Nord  
Sutton (Québec) Canada J0E 2K0  
Téléphone: 514 316-5450  
editeur@editionsaucarre.com  
www.editionsaucarre.com

Conception graphique de la couverture: Édiscript enr.

Illustration de la couverture: Lili Graffiti

Photo de l'auteur: Picaboo photographie

Édition: Marie-Ève Laroche

Révision linguistique et correction d'épreuves: Elise Schvartz et Marie-Ève Laroche

Mise en pages: Édiscript enr.

Relations de presse: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles  
Québec

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2020

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-924966-09-9 (version papier)  
ISBN 978-2-924966-10-5 (PDF)  
ISBN 978-2-924966-11-2 (ePub)

**DISTRIBUTION**

Prologue inc.  
1650, boul. Lionel-Bertrand  
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7  
Téléphone: 1 800 363-2864  
Télécopieur: 1 800 361-8088  
prologue@prologue.ca  
www.prologue.ca



*À Nicholas, Alexandre et Philippe*



Oh ! je voudrais tant que tu te souviennes  
Des jours heureux où nous étions amis  
En ce temps-là la vie était plus belle  
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Tu vois, je n'ai pas oublié...  
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle  
Les souvenirs et les regrets aussi  
JACQUES PRÉVERT, *Les feuilles mortes*



*France.*





## Un

Le regard de Rose reposait sur une vallée de vagues soyeuses vertes, mauves, orange, coiffées d'un ciel sans soucis. L'air était d'une chaleur si épaisse qu'il remplissait la gorge. Au loin, le chant d'un crapaud accompagnait les criquets et le son monocorde d'une tondeuse.

Une sauterelle lui effleura la main, se posa à quelques pas et fit un autre bond, vers les touffes d'aneth qui bordaient le jardin. Rose humait dans la brise poussiéreuse des soupçons de romarin, de thym, de pierre chaude, de broussaille desséchée. Protégée d'un grand chapeau de paille et d'une chemise en lin, elle sentait les rayons du soleil s'imprimer sur la peau découverte de ses avant-bras et des lignes de sueur descendre le long de son ventre. Ses mains, maigres et tachetées des fleurs brunes de l'âge, étaient enfoncées dans l'argile humide du jardin, harponnant les mauvaises racines. Elle n'aimait pas porter de gants, préférait tapoter du bout des doigts la vérité de la terre. Les cloches retentirent sur les collines engourdies par ce soleil blanc, sur les toits clairs des mas provençaux



et leurs jolis jardins encadrés de murets de pierres sèches : c'était l'heure de l'apéritif.

Elle appuya une main à terre et l'autre sur son genou pour se relever, ramassa les outils de jardinage et les déposa dans un seau rouillé, à côté de l'arrosoir. Son souffle se fit court dans cette chaleur écrasante et sa vue, pour un instant, se noircit sous l'effort. Elle mit ses mains sous le jet d'eau fraîche d'une fontaine taillée dans la roche, au coin de la petite cour pavée, les frotta avec une savonnette pour enlever les taches de terre rouge, et les laissa sécher à l'air. Les cloches avaient sonné six coups.

Derrière la vieille porte vitrée dont les joints grinçaient la bienvenue, d'abord l'accueillit l'obscurité, puis les objets quotidiens qui se dessinaient dans l'ombre. La fraîcheur la fit frissonner. Elle sortit une bouteille du réfrigérateur et prit un sac de fougasse ainsi qu'un verre. Elle alla ensuite chercher un stylo et des feuilles tapées plus tôt à la machine.

Allongée sur la chaise longue à l'ombre du figuier, le verre de rosé à la main, elle relisait ses dernières pages en annotant des corrections. Des miettes de fougasse tombèrent sous le regard d'un merle au plumage bleuté. Elle fixa les gestes saccadés de la petite bête qui commença à picorer, et l'arrivée au banquet d'un joli moineau. Des fourmis arrachaient diligemment la pulpe d'une figue écrasée sur un carreau en terre cuite et la transportaient vers un trou grouillant entre les racines. La tondeuse s'arrêta – le vieil Armand Boutonnier avait dû entendre aussi l'appel de l'apéritif.

Une mouche s'était frayé un chemin vers l'intérieur avant que Rose n'ait refermé la porte; elle volait en zigzaguant entre les piles de livres qui formaient des colonnes tortueuses aux quatre coins de la maison, passa devant une grande photo encadrée des toits fumants du centre-ville de Montréal enveloppé de brouillard en hiver. Une table basse au bois fatigué, un divan-lit avec une couverture repliée et deux coussins et un lecteur VHS sur une vieille télévision à l'écran arrondi habitaient le petit salon, encadré d'étagères gonflées de livres et de quelques images jaunies par le temps.

La mouche se précipita vers un plat de fromages qui transpiraient sous une coupole en toile. Elle était entrée dans la cuisine, avec ses armoires foncées, sa céramique orange et des poêles en fonte qui pendaient des crochets au plafond. La radio, toujours allumée, parlait de mauvais temps. Une table massive, dont la surface en bois mou avait été creusée par les coups de crayon, était entièrement couverte de feuilles de papier denses de mots, en piles inégales et éparpillées comme les pièces d'un casse-tête, dépassant du rebord, glissées au sol ou en boule; des notes, mais aussi des livres, des dictionnaires ouverts et d'autres fermés; et au centre, une vieille Olivetti grise aux touches polies, où la blancheur de quelques lettres avait résisté à l'usure.

Si quelqu'un était entré à ce moment, il aurait eu l'impression de profaner un lieu intime, de spontanéité bohème, juvénile, hâtive, captée dans le cœur de son élan – relâche temporaire. La maison était un cocon de chaos tendre, fiable. Le jardin, lui, avec son équilibre propre, ses

dalles balayées, son gazon soigné et sa haie bien taillée, était au contraire d'une décence bourgeoise sans équivoque. Rose aimait cette maisonnette solitaire et charmante, et spécialement la réclusion qu'elle lui accordait, île au milieu des mers de lavande – un visage élégant abritant des pensées joyeusement embroussaillées.

Elle inspira l'humidité de l'orage et sentit son genou droit lui donner une petite décharge. Elle vit le ciel s'abriter doucement sous une couverture violette. Les branches des arbres étaient poussées vers le sol par un vent lourd et quelques derniers rapaces volaient en cercles bas.

Aujourd'hui, Minou n'était pas venu pointer ses pattes blanches et ronronner sous le figuier – un peu de saucisson en échange d'une caresse, telle était leur entente. L'oreille coupée et le poil plein de nœuds, sauvage comme s'il avait été jeté dans la broussaille à la naissance, il savait convaincre. « Gros coquin », lui murmurait alors Rose, en caressant son dos voûté et en lui tendant sa récompense.

Elle s'assit sur le divan en tirant les talons contre elle, verre à la main, se couvrit avec la catalogne et alluma la télévision. Une vieille émission policière, sa préférée. La soupe au pistou, fumant sur la table basse, répandait un parfum de basilic dans la pièce tandis que la nuit tombait, tirée par une toile de pluie chaude qui couvrit de son vrombissement les murmures de la campagne.



## Deux

Les images de la télévision bougeaient dans le carcan joyeux d'une publicité. La pluie s'était calmée. Elle lissait la vitre de la fenêtre de petits serpents brillants et tombait sur la campagne noire dans un crépitement délicat.

Rose poussa la catalogne et se leva aussi rapidement que son genou le lui permettait. Sans allumer la lumière, elle entra dans sa chambre, glissa sous les draps frais et se laissa engoutir par la torpeur.

C'était l'heure silencieuse où les souvenirs se mettaient à gargouiller dans les recoins et les vieilles fissures de la maison.

— Roseline !

Elle ne voulait pas descendre les marches qui la porteraient vers l'ennui. Mère était en train de nettoyer des peluches de son manteau en laine d'un vert foncé qui soulignait ses yeux grands comme une prairie. C'était le dernier geste qu'elle accomplissait avant de paraître en



société. Père avait déjà un pied dans la porte, le bout de la moustache entre ses doigts, ses grandes épaules contre la lumière du jour, imposant comme une montagne.

Rose savait qu'elle avait cinq secondes avant d'entendre la voix tonitruante résonner contre la tapisserie à fleurs de l'escalier. Père était strict, comme Mère, mais de façon plus désengagée. Il serait venu la descendre par les oreilles sans hésiter, alors que Mère aurait essayé d'expliquer.

Cinq secondes.

Père était sur le point de revenir sur ses pas.

— Laisse-moi faire, le supplia à voix basse son épouse.

On l'entendit sortir sans un mot et refermer la porte d'un coup sec derrière lui, et Mère monter les marches avec ses petits pieds fins qui ne faisaient pas de bruit.

— Roseline, arrête, on va être en retard !

— Je veux pas venir.

Son adolescence était cadencée de *je veux pas*, comme son enfance l'avait été de *je veux*. C'était son évolution à elle, un gain dans l'échelle de l'affirmation.

— Arrête et descends !

La mère de Roseline avait les cheveux clairs bien serrés dans un chignon, un rouge à lèvres et un fard roses, un regard de biche, comme le sien. Mais les yeux de Roseline étaient foncés comme ceux de son père, des trous noirs gobant le monde sans tracas, avec une voracité effrontée. Et ses cheveux étaient noirs et ondulés, désordonnés et libres le long de son dos. Mère était jolie, légère, menue, opérante, préoccupée. Comme un moineau qui sautille sans cesse pour recueillir des brindilles qui iront rapiécer le nid.

Elle se donnait beaucoup de mal pour faire beaucoup de petites choses que personne ne remarquait. Roseline avait presque mal au cœur de la voir se flétrir devant son impertinence. Elle aurait aimé la voir s'enflammer, comme Père, mais plus que Père – mieux que Père. Elle aurait aimé la voir gagner contre le monde, contre elle et ses frères et sœurs, au moins une fois.

— Je veux pas. Allez-y sans moi.

Une tempête de neige tombait comme un rideau dans le silence du dimanche matin, coiffant les maisons et leurs beaux petits jardins carrés. Les yeux de Mère se débattaient comme un oiseau en cage à la recherche d'une formule magique, mais les cloches sonnèrent et elle ne pouvait plus tarder. L'église était au bout de la rue, cachée dans le brouillard blanc, et la messe allait commencer.

Roseline s'enleva un gant pour sentir le bout de son index vibrer sur la couverture cartonnée. Elle avait pris un exemplaire de la pile fraîchement imprimée. « Poésies d'enfant », c'était le titre qu'elle avait choisi, contre toutes les autres suggestions. Elle passa le doigt sur son nom, en suivit avec un frisson les lettres élégantes imprimées en caractères dorés.

L'Éditeur, homme sans cou tel un tonneau et moustache en brosse, discutait avec Père. Ils riaient de bon cœur, comme de vieux amis qui se rappelaient des histoires. La mère de Roseline se tenait à ses côtés, souriait délicatement, les joues rougies par l'émotion, semblait heureuse. Claudine, l'aînée, toute droite dans son corset

rose, se servait un verre de punch aux fruits. Les jumeaux s'ennuyaient mollement dans un coin, serrés dans leurs costumes propres, dandinant leurs chaussures bien cirées. Roseline ouvrit le livre au hasard et reconnut ses rimes, ses envolées et ses titres si chers. Elle sentit son cœur bondir dans un mélange de pudeur et de fierté devant l'étalage public de ces morceaux d'intimité.

Un journaliste se présenta, il travaillait pour l'hebdomadaire local, voulait des citations à insérer dans l'article, accompagnées d'une belle photo. Roseline se figea, écarlate. L'Éditeur s'excusa auprès du père et se plaça agilement entre eux, pour répondre avec désinvolture aux questions somme toute banales. Il sourit habilement au *flash*, panse proéminente, à côté d'une Roseline étourdie.

— Si jeune! affirma le journaliste, qui semblait avoir un peu abusé du punch aux fruits. Et jolie!

La tête de Roseline tournait, elle avait l'impression de galoper sur la vie.

Anne lui tint la main pendant qu'elle aspirait. Un poing brûlant s'enfonça dans sa gorge, la faisant tousser bruyamment. Un nuage épais les enveloppait, ça sentait l'origan.

— Je t'assure, ce n'est pas de l'origan, lui dit l'amie avec les pupilles enfiévrées. Tu aimes?

Roseline, vêtue de sa jolie veste en soie bleu marine, cracha par terre. Elle aspira encore, avec concentration cette fois-ci. Le nœud de chaleur se diluait peu à peu, son regard virevolta, elle allait s'évanouir ou bien s'envoler.

Elle s'envola. L'amie rit. Elles rirent du fond des poumons, toussotèrent, rirent encore dans la berline cossue du père d'Anne, toit baissé, les sièges chauds qui collaient aux fesses sous ce dôme étoilé qui les guettait, au centre de l'univers. Elles étaient à des dizaines de kilomètres de leur maison, de leur école, loin du monde où Mère et Père étaient en train de dormir, allongés dans leur grand lit matrimonial comme deux rails parallèles qui cheminent, solitaires, sans jamais se toucher.

Des notes de guitare leur arrivèrent du fond du stationnement terreux, là où se tenait un groupe de jeunes.

— Je veux me faire dessiner un tatouage, dit Roseline.

L'amie la dévisagea, amusée, puis suivit son regard qui dévorait un homme au torse nu, assis de biais sur les marches d'une fourgonnette, canette à la main, claquant des doigts au rythme des notes grattées par son ami. De longs cheveux blonds qui brillaient aux éclats d'un feu de camp, et le tatouage d'un cœur couronné d'épines sur la poitrine.

Anne rit, mais Roseline était très sérieuse. Elle se leva, bascula sous le vent de la marijuana, s'appuya sur l'épaule de l'amie puis flotta lentement vers le groupe. Anne la suivit de près, hésitante, excitée. Des femmes, peut-être plus vieilles qu'elles, chantaient autour du feu en se balançant et en tapant sur un petit tambour. Roseline se plaça à côté de l'homme, le regarda avec ses grands yeux de charbon, et sentit une décharge électrique lui parcourir le dos. Il lui tendit sa canette avec un sourire évaporé.

- Les amis, je vous présente Rose ! Elle est poète.  
— Écrivain...

Ils avaient voyagé pendant des semaines, traversant les nombreux visages de l'Amérique. Toute la journée, elle avait griffonné sur son cahier épais, avait fumé allongée sur le banc collant en cuir et fermé les yeux à la brise qui mutait de texture à mesure que se modulaient les couleurs du paysage.

C'était la nuit qu'elle attendait, la nuit qu'elle aimait le plus, qui couvrait l'existence de son masque, en dissimulant peur, ennui, banalité. Quand fantômes et fantasmés s'entrelaçaient, elle découvrait un peu mieux la poésie de la vie.

L'océan rageait, au loin. Elle n'avait jamais connu l'océan. Les autres jeunes de cette maison de fortune, poètes, musiciens, peintres, se tenaient en petits groupes, certains dans l'immense salon se passant un calumet fumant, d'autres assis sur le bois de la grande véranda qui donnait sur la plage, les pieds dans le vent, et d'autres encore nus dans l'eau froide, nageant entre les écailles brillantes de l'étendue violacée. C'était une nuit sans lune, on voyait seulement la ligne pointillée de lumières du littoral, les fenêtres allumées de quelques résidences élégantes qui elles aussi admiraient le travail inlassable du flot noir.

Une pensée vola vers ses parents, qui suivaient son pèlerinage par les cartes postales qu'ils recevaient. Sans adresse de retour. Elle avait une fois appelé sa sœur, pour être mise aux faits. Les gens parlaient moins de son départ, les larmes avaient séché sur les paupières de leur mère – mais seulement pendant le jour, Rose le savait.

— Viens, Rose, viens te baigner.

Une rousse aux petits seins pointus la prit par la main et l'amena vers le seuil mouillé de l'horizon. Pendant que la robe de Rose glissait sur le sable frais, la fille suivit avec appétit le mouvement de la fleur noire qui oscillait en bas de son dos.

— J'aime beaucoup ton tatouage, lui chuchota-t-elle à l'oreille, en effleurant son lobe et provoquant un frisson qui lui descendit jusqu'aux reins.

Le cahier de Rose, dense de notes, récit de sa fugue et crachoir pour ses pensées, attendait dans le petit sac en toile entre une paire de culottes, un appareil Kodak et des chaussettes chaudes. Il contenait un excès de mots qu'elle devait déverser sur papier pour faire place aux nouveaux et ne pas suffoquer. Le côté de sa paume et le bout de ses doigts étaient toujours un peu noircis par l'encre. Sa main glissait sur les feuilles en élans saccadés, déclenchements soudains, sulfuriques et enivrés comme son âge. Elle écrivait comme si elle devait se nourrir de ses paroles, qui coulaient dans une petite graphie ronde, comme un naufragé qui s'abreuve pour la première fois et s'étouffe sans cesse. Puis, à mesure que les nœuds se défaisaient, elle ralentissait la cadence et sentait alors qu'elle aurait pu s'envoler sur le dos de ses lignes. Les images se faisaient moins pressantes, moins fugaces, elle prenait alors le temps de les connaître, de les apprivoiser, de les avaler. C'était sa façon d'apprendre le monde : en le recrachant sur papier.